

Armando Cote

« Une pratique sans valeur », mais pas sans l'impossible *

« La vraie dimension de la connerie est indispensable à saisir comme étant ce à quoi a affaire l'acte psychanalytique ¹ » (1967)

« Rien ne saurait se dire "sérieusement" [...] qu'à prendre sens de l'ordre comique ² » (1973)

« C'est grâce à ça [parce qu'il parle] que ce que j'appellerai un déconage orienté a prévalu dans ce qu'on appelle la pensée, pensée qu'on dit humaine ³ » (1975)

Jacques Lacan

La comédie sort « de la face esthétique de la religion ⁴ », dont Hegel parle dans la *Phénoménologie de l'esprit* ⁵. Le tragique précède le comique, dans le mouvement de la religion esthétique, mais le comique est supérieur sur un point précis, il dissout la terreur. C'est le constat clinique que j'ai fait aussi dans le suivi de personnes qui ont connu des violences politiques ⁶.

Le sujet « L'inconscient c'est la politique » est vaste, mais le travail fait par les collègues qui nous ont précédés nous permet d'avancer, non pour clore mais pour créer des ouvertures, c'est mon souhait. Parmi toutes les interventions, une remarque sur l'humour de Michaela Turcanu ⁷ a retenu mon attention, ainsi qu'une allusion à une phrase de Lacan par Frédéric Pellion ⁸ : « La psychanalyse est une pratique sans valeur. » Je vais me servir des deux, l'humour et la valeur, pour aborder le thème de l'année, « L'inconscient c'est la politique ». En toile de fond, je fais référence au livre de Stéphane Habib : *Faire avec l'impossible pour une relance du politique* ⁹, livre qui porte les traces du travail qu'il réalise avec Françoise Gorog à l'École normale supérieure.

Stéphane Habib nous invite à faire attention à l'utilisation chez Lacan du « pas sans ». Le « pas sans » est un acte qui consiste à mettre ensemble,

souvent de manière étonnante, des concepts que l'on n'imaginait pas aller ensemble, une sorte de collage. C'est le cas de la phrase qui nous occupe ce soir : « L'inconscient c'est la politique », *pas l'un sans l'autre*. Pour avancer dans notre propos, je reprends une des définitions que Habib donne de la politique, « l'un des noms d'une réponse à ce qui arrive ¹⁰ », c'est-à-dire que c'est grâce aux formations de l'inconscient que les hommes se lient ou se délient entre eux. Nous le savons bien, souvent quand une formation de l'inconscient émerge c'est pour arrêter un ordre du monde.

L'exemple que je reprends pour illustrer ce point est l'intervention publique que Freud a faite en 1920 au parlement autrichien. En effet, après la guerre, des soldats ont accusé les psychiatres d'avoir pratiqué sur eux de trop forts courants électriques. Il faut rappeler que les soldats étaient suspectés de simulations pour fuir la guerre. La réponse de Freud est très fine : « Tous les névrosés sont des simulateurs, ils simulent sans le savoir et c'est leur maladie ¹¹. » C'est un syllogisme logique propre à la logique de l'inconscient, qui ne tient compte ni de la géographie, ni de la langue, ni de la météo, ni encore moins du contexte politique. Les auditeurs de Freud n'étaient pas prêts à entendre cette réponse, parce que justement le savoir qui se produit en psychanalyse demande des conditions particulières pour pouvoir être entendu. La remarque de Freud a eu l'effet habituel d'incompréhension, suivie des critiques sur la psychanalyse : technique de soins trop coûteuse et traitement trop long. En revanche, Freud a pu dire de manière claire que, face à la dimension politique de l'inconscient qui a obligé une partie des soldats à arrêter de faire la guerre, à travers des symptômes névrotiques, la réponse de la psychiatrie n'a pas été à la hauteur du « devoir humanitaire ¹² ». En effet, les médecins militaires ont préféré répondre à la demande de l'État, qui était de rendre les soldats aptes le plus vite possible au service de la guerre, plutôt que de défendre le malade. En termes lacaniens, on dirait aujourd'hui de faire avec l'impossible, c'est-à-dire, au milieu d'une guerre, s'arrêter pour lire, un par un, le message inconscient. C'est sur ce point de croisement des discours juridico-psychiatriques que déjà, en 1920, Freud savait que la place de la psychanalyse serait à définir parmi les autres discours. Mais il a fallu les développements de Lacan pour mettre au clair les conditions nécessaires pour que le discours analytique existe. Nous vivons une autre époque.

La question de la valeur

« La psychanalyse, une pratique sans valeur ». Il faut expliquer cette provocation de Lacan, alors que nous ne cessons de nous vanter de notre éthique, même du côté esthétique, presque poétique de nos interventions.

À mon sens, il s'agit d'une assertion interprétative de Lacan qui cherche à dégonfler toute idée d'« élévation ¹³ » du discours analytique. Le passage suivant est tiré du séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, lors de la séance du 19 avril 1977. Lacan revient sur la notion du beau :

« Nous n'avons rien à dire de beau. C'est d'une autre résonance qu'il s'agit de fonder sur le mot d'esprit. Un mot d'esprit n'est pas beau, il ne tient que d'une équivoque ou comme le dit Freud d'une économie. Rien de plus ambiguë que cette notion d'économie mais tout de même l'économie fonde la valeur. Une pratique sans valeur, voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer ¹⁴. »

« Une pratique sans valeur, voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer. » Vaste programme que propose Lacan en 1977. Il nous serait impossible de revenir sur toutes les variantes de la question de la valeur chez Lacan, mais reprenons, par exemple, l'allusion qu'il fait en 1957 pour dire, je cite : « Remarquez-le bien, c'est une ruse du langage, car plus elle se dévoilera comme vraie valeur, plus elle se révélera comme étant supportée par ce que j'appelle le peu-de-sens ¹⁵. » Je le redis autrement : plus la parole se dévoile, plus elle est du côté du non-sens. La prise de la parole, même s'il s'agit d'une parole vraie, tourne forcément au non-sens, un effet sans doute de *lalangue*. C'est ce que nous constatons dans notre pratique, j'avais travaillé sur ce point. Foucault dans son dernier séminaire, avant sa mort, faisait l'éloge de la *parrèsia* ¹⁶, autrement dit le dire vrai, je vous livre la réponse de Lacan sur ce point :

« Le réel c'est ce qui se détermine de ce que ne puisse pas d'aucune façon s'y écrire le rapport sexuel. Et c'est de là que résulte ce qu'il en est du dire vrai, tout au moins ce que nous démontre la pratique du discours analytique, c'est que c'est à dire vrai – c'est-à-dire des conneries, celles qui nous viennent, celles qui nous jurent comme ça – qu'on arrive à frayer la voie vers quelque chose dont ce n'est que tout à fait contingent ¹⁷. »

Dire des conneries, inventer une langue, c'est la raison, me semble-t-il, pour laquelle Lacan revient en force sur le mot d'esprit et sa structure à la fin de son enseignement, pour traiter la question de la place de la parole dans le discours analytique devant les autres discours. Il dit à la séance du 20 novembre 1957 : « Ce trait [mot d'esprit] est donc complètement gratuit mais vous en voyez pas moins là le mécanisme élémentaire du trait d'esprit, à savoir que la légère transgression du code est prise par elle-même en tant que nouvelle valeur permettant d'engendrer instantanément le sens dont on a besoin ¹⁸. »

Donc, c'est très sérieux : c'est l'affaire de la valeur, d'une pratique qui n'a l'air de rien, d'une pratique autour d'un trou qui laisse entrer un nouvel

air, une nouvelle ère. L'exemple que Lacan donne à la radio est celui de Lewis Carroll à France Culture en 1966 :

« Il faudrait vite en revenir, avec ce repère précieux que justement le pays des merveilles, l'au-delà du miroir [...] On n'y évoque ni genèse, ni tragédie, ni destin. Alors, comment cette œuvre a-t-elle tant de prise ? C'est bien là le secret, et qui touche au réseau le plus pur de notre condition d'être : le symbolique, l'imaginaire et le réel. Les trois registres par lesquels j'ai introduit un enseignement qui ne prétend pas innover, mais rétablir quelque rigueur dans l'expérience de la psychanalyse, les voilà jouant à l'état pur dans leur rapport le plus simple ¹⁹. »

Lacan ne parle pas d'inventer, mais de rétablir, ce n'est pas la même chose, rétablir le nœud le plus simple entre le RSI, qui est au fond l'inconscient-réel. Autre que l'ère scientifique Il n'est pas vain qu'*Alice aux pays de merveilles* apparaisse en même temps que *L'Origine des espèces*, souligne Lacan à la radio.

En 1967, après la publication de ses *Écrits*, Lacan avait le projet de produire une œuvre qui aurait, d'après lui, « un succès véritablement prodigieux ». Il s'agissait d'un éloge, comme celui qu'Érasme avait fait à son époque. Lacan, pour faire un éloge de la sienne, voulait produire l'Éloge de la connerie ²⁰. Je tiens le texte « L'étourdit » comme la concrétisation de cette idée ; Lacan y déconstruit le savoir et nous montre comment l'inconscient est toujours là. Même s'il n'est pas invité, il est toujours présent et il le sera toujours sous la forme d'un étourdit, c'est-à-dire autour d'un dit, qui n'a pas de sens commun mais plusieurs sens, il met en échec la vérité déjà établie, il se sert du réel rétabli par le mot d'esprit, lequel demande la présence d'un tiers, donc il fait lien malgré le non-sens.

Pour insister sur la matérialité de la parole et son lien avec le réel comme l'affaire politique de l'inconscient, Lacan mettra la parole hors jeu dans le discours analytique. Le propre du discours analytique est un discours sans parole. Dans le *Séminaire VII*, séminaire sur l'éthique, Lacan évoque la figure de Harpo, un des cinq Marx Brothers, Harpo, Groucho, Chico, Gummo et Zeppo. Harpo est muet et il est présent pratiquement dans toutes les scènes en continu, c'est sans aucun doute le personnage principal, sans lui le jeu des *jokes* ne pourrait pas exister. Harpo représente, à mon sens, l'inconscient en action, je cite Lacan : « Harpo. Y a-t-il rien qui puisse poser une question plus présente, plus prenante, plus chavirante, plus nauséuse, plus faite pour jeter dans l'abîme et le néant tout ce qui se passe devant lui, que la figure marquée de ce sourire dont on ne sait si c'est celui de la plus extrême perversité ou de la niaiserie la plus complète ²¹ ? » C'est grâce à Harpo que la comédie des frères se soutient, c'est le frère muet

qui construit la trame, il suffit qu'il fasse bouger un objet pour créer le chaos, un simple objet qui n'est plus à sa place et dont il est le seul à savoir où il est – hélas, il est muet, il ne dira pas un mot. La présence de Harpo est indispensable parce que c'est Harpo qui lie les hommes entre eux et qui les oppose ²².

Avec le mot d'esprit, Freud s'aperçut que le poids des mots et leur valeur se modifient, ils franchissent des contraintes habituelles du discours, le mot d'esprit a un pouvoir d'émancipation. La différence du mot d'esprit par rapport aux autres formations de l'inconscient – rêves, lapsus et symptômes –, qui sont des phénomènes involontaires, est qu'il exige des conditions particulières, notamment la présence d'un tiers, d'un « public », pour produire son effet. Le mot d'esprit n'existe *pas sans* les autres, voilà le caractère politique ; il montre la faille qui existe entre la vérité et le savoir sans interrompre les liens.

De plus, le mot d'esprit révèle l'emprise inconsciente qui gouverne la parole, son usage décrit le franchissement social d'un interdit, c'est une sorte de transgression autorisée et surtout la levée d'une inhibition. Le rire marque la réussite de la parole sur l'angoisse, cause de l'inhibition, le rire c'est le triomphe du réel sur la vérité. Avec son livre sur le mot d'esprit, Freud a montré au monde scientifique de son époque que l'inconscient c'est la politique, même en dehors des névroses et des psychoses, l'inconscient agit pour créer l'instabilité du savoir et l'inconsistance de l'Autre à condition qu'un témoin en assure ensuite la stabilité. Le mot d'esprit produit un effet libérateur sur les réalités extérieures, à la différence du symptôme, il garde son lien avec le principe du plaisir, l'être parlant éprouve le besoin de tirer de son processus de pensées un gain de plaisir ²³, c'est-à-dire qu'il présente des situations dramatiques de manière plaisante. *Le Mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, écrit en 1905, est sans doute un des plus importants textes de Freud. Dans sa conclusion, Freud fait allusion à la bonne humeur qui habite naturellement l'enfant, il reste à explorer sa disparition.

Freud et Lacan ont pris très au sérieux les questions de l'humour. Étymologiquement, *l'amour* et *l'humour* ont connu des croisements, jusqu'à former un nœud – comme en latin entre *amor* et *umor* ²⁴ (*humor*) dans le sens de la sève, de la saveur mais aussi de la fertilité. En tout cas, il existe un lien étroit avec le corps et les liquides organiques, que l'on retrouve dans l'expression « la bonne ou la mauvaise humeur ». En italien, *umorista*, du latin *humorista*, a été repris par la médecine pour être utilisé dans la théorie des humeurs ²⁵.

Notre époque donne très peu de place aux questions de l'amour, mis au rencard, mais aussi aux questions de l'humour. L'attentat contre le journal *Charlie Hebdo* en 2015 en est une triste confirmation. La raison de ce peu de place à l'amour et l'humour est en lien avec la perte. Le discours analytique se construit sur une perte inaugurale irrémédiable de la jouissance, *a contrario*, le discours capitaliste se présente comme un discours sans perte. La jouissance est un « trou » à combler²⁶.

Le manque est ce qui résulte d'un prélèvement sur le lieu de l'Autre, or, cet objet, qui peut prendre la forme du sein, de l'excrément, du regard ou de la voix, une fois prélevé sur l'Autre, ne peut plus lui être restitué parce que le produit c'est le sujet. C'est cette opération qui fonde la théorie de la valeur chez Lacan. L'algèbre lacanienne introduit ce qu'il appelle le plus-de-jouir, qui joue avec l'adverbe « plus » comme absence de jouir ou bien comme augmentation. Dans un article qu'il avait rédigé pour le journal *Le Monde*, qu'il avait intitulé : « D'une réforme dans son trou », Lacan écrit au lecteur : « Quelle est donc la cote de valeur inhérente au savoir ? [...] j'ai noué des effets du savoir dont s'inaugure le sujet, en temps qu'effet de perte, que vient signifier une coupure dans le corps, ceci sous la dénomination algébrique de l'objet petit (a)²⁷. » L'objet *a* est une coupure dans le corps.

En effet, depuis que Lacan a introduit l'objet *a* comme coupure dans le corps, il a mis en question la représentation du sujet par le signifiant. C'est à cet endroit précis que le changement se produit, nous passons d'un régime de représentation à un régime de production²⁸. L'objet *a* est au centre de ce tournant. Dans cette nouvelle formalisation, une nouvelle écriture est nécessaire pour montrer le changement. L'objet *a* est désormais nommé plus-de-jouir et la place qu'il occupe dans le discours du maître n'est plus celle de la jouissance mais de la production. Je cite Lacan dans son *Séminaire XVII*, quand il fait allusion à ce que le marxisme ouvrait comme voie : « À savoir que le discours est lié aux intérêts du sujet. C'est ce que Marx appelle, à l'occasion, l'économie, parce que ces intérêts sont de la société capitaliste entièrement marchands²⁹. »

Dans le discours analytique, la vérité existe mais on ne peut pas la dire, le discours capitaliste fait l'impasse sur l'inaccessibilité, la vérité pour le discours analytique est infalsifiable. L'ouvrier ne possédait pas un savoir, ce que Marx a découvert, c'est que l'ouvrier obéit et produit la plus-value, c'est-à-dire que la force de travail est devenue une marchandise comme le café, la farine, etc. Le plus-de-jouir prend la forme de la plus-value, *Mehrwert*, ce qui fait écho au *Lustgewinn* de Freud, le gain de plaisir, d'où l'importance que porte Lacan à l'humour comme gain de plaisir.

Le capitalisme conditionne la psychanalyse et la précède par rapport à la mise en forme de la valeur. L'astuce du discours capitaliste est de transformer le prolétaire en consommateur. C'est grâce à Marx qu'il y a un sujet sous la figure du prolétaire³⁰. Le trou de la jouissance, Marx le comble avec le plus-de-jouir, Lacan l'a appelé le *Marxlust*, le plus-de-jouir de Marx³¹. Pousser le sujet à consommer, encore et encore, la soif du manque à jouir, c'est ce qu'a inventé le discours capitaliste. Sa logique est : « Plus je bois, plus j'ai soif », ce qui correspond à l'envers de la valeur de l'objet, celui qui boit un premier verre a moins soif, normalement, au deuxième verre.

Le langage est ce qui permet, *via* le discours, de faire lien et d'assurer une régulation et une circulation de la jouissance. La relation analytique procède par une extraction de la jouissance : « L'analyste ne jouit pas quand il opère³² », c'est pour cela que c'est une pratique sans valeur de jouissance. L'illusion fait croire le contraire, l'analyste est considéré comme celui qui profite de sa place, mais en réalité « l'analyste ne se refuse pas au principe du plaisir, ni à celui de la réalité, simplement il y est l'égal de celui qu'il y guide, et il ne peut, ne doit d'aucune façon l'amener à les franchir³³ ».

C'est sur ce point, il me semble, que la prise de parole de l'analyste sur la place publique reste une question délicate au même titre qu'à l'intérieur du dispositif analytique. Cela a comme conséquence que le nom du réel, qu'on le dise ou pas, est de l'ordre de l'impossible, de l'impossible à *dire*. La raison est que si je le dis, l'Autre entend autre chose. Cette question du nom n'a pas attendu la psychanalyse, la question du nom de Dieu a été au centre de bien des querelles. Ce qui est de l'ordre du réel est donc de l'ordre de l'impossible, de l'impossible dans l'ordre du dire. Comment faire pour que la parole devienne un acte ? un acte politique ? Il faut des conditions particulières, relatives à la personne qui l'énonce et à la circonstance de l'énonciation³⁴.

Lacan se détache de la linguistique pour établir clairement ce qu'il entend du discours analytique comme un discours sans parole³⁵. Mettre la parole à sa place était indispensable pour Lacan, et notamment pour inclure le discours analytique dans la ronde infernale de la vérité menteuse³⁶. En effet, il y a d'abord une articulation signifiante qui gouverne tout ce qui peut surgir comme parole, donc avant la parole préexiste un discours, ce qui revient à l'envers du discours, qui n'est rien d'autre que l'envers du signifiant, qui n'est plus représenté par un autre mais qui fait trou dans le semblant, ce qui est le propre du mot d'esprit.

L'inconscient, c'est lui le maître du jeu, parce que dans toute articulation signifiante le symbolique ne peut pas réabsorber le réel, le savoir

comporte un irréductible, noyau inconscient qui tient au fait qu'un sujet ne s'autoreprésente qu'au prix de s'exclure de sa représentation, d'exclure le point d'où il se représente.

Pour finir, évoquons l'ironie. Quand elle manque à sa fonction, on ne peut pas peser la valeur du réel. Dans le parcours d'une cure analytique, le sujet est parfois confronté à des énoncés qui mettent en tension le rapport entre le oui et le non. Je voudrais conclure sur un mot d'esprit qui est en lien avec l'ironie. Freud donne deux exemples pour l'illustrer, j'en prends un. Deux juifs parlent de bains : « Je prends, dit l'un, un bain tous les ans, que ce soit utile ou non ³⁷. » Freud souligne que par cette affirmation le juif affirme sa malpropreté, mais il produit un effet topologique où il est difficile de savoir où se trouve le sujet de l'énonciation.

Mots-clés : comédie, connerie, Marx, valeur, économie, mot d'esprit, humour, politique, inconscient, Lewis Carroll.

* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 31 mai 2018.

1. ↑ J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, séance du 22 novembre 1967.









2. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2004, p. 487.

3. ↑ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 8 avril 1975 : « C'est grâce à ça que ce que j'appellerai un déconage orienté a prévalu dans ce qu'on appelle la pensée, pensée qu'on dit humaine. Je me laisse aller comme ça, la mouche me pique de temps en temps, et cette erre je dirai qu'elle mériterait plutôt d'être épinglée du mot "trans-humant", sa prétendue humanité ne tenant qu'à une naturalité de transit, comme ça, et en plus qui postule la transcendance... Mon "succès" si je puis dire, qui n'a bien sûr aucune connotation de réussite à mes yeux et pour cause... Je ne crois, comme Freud, qu'à l'acte manqué, mais à l'acte manqué en tant qu'il est révélateur du site, de la situation du transit en question. Avec transfert à la clé bien sûr, tout ça, ça fait du trans. Il faut simplement ce trans le ramener à sa juste mesure. Mon succès donc, ma succession, c'est ça que ça veut dire, restera-t-il dans ce transitoire ? Eh ben, c'est ce qui peut lui arriver de mieux, parce que de toute façon il n'y a aucune chance que l'*humant-trans* aborde jamais quoi que ce soit. Donc, autant vaut la *pérégrination* sans fin ! »

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 134.

5. ↑ J. Hyppolite, *Genèse et structure de la phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Paris, Aubier Montaigne, 1946, p. 511.

6. ↑ Sur ce point, voir : A. Lauterwein et C. Strauss-Hiva, *Rire, mémoire, Shoah*, Paris, éditions de l'Éclat, 2009.
7. ↑ M. Turcanu, « La politique du sujet », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 9-17.
8. ↑ F. Pellion, « L'inconscient, une "puissance de refus" ? », *Mensuel*, n° 123, avril 2018, p. 15.
9. ↑ S. Habib, *Faire avec l'impossible, pour une relance du politique*, Paris, Hermann, 2017.
10. ↑ *Ibid.*, p. 16.
11. ↑ K.-R. Eissler, *Freud sur le front des névroses de guerre*, Paris, PUF, 1979, p. 17.
12. ↑ *Ibid.*, p. 57.
13. ↑ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 352.
14. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 19 avril 1977.
15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 98.
16. ↑ M. Foucault, *Discours et vérité*, précédé de *La Parrésia*, Paris, Vrin, 2016.
17. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance 12 février 1974.
18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 63.
19. ↑ Texte prononcé le 31 décembre 1966 sur France Culture. Version orale : <http://www.ecole-lacanienne.net>, transcription Pas-tout Lacan.
20. ↑ « Elle n'est pas sans que depuis longtemps sous ces formes clefs que j'emploie, je n'en aie annoncé la venue un beau jour : Éloge de la connerie. Il y a longtemps que j'en ai produit le projet, l'œuvre éventuelle, disant qu'après tout, à notre époque, ce serait là chose à mériter le succès véritablement prodigieux dont on peut se surprendre, qui est celui qui fait que dure encore dans la bibliothèque de tout un chacun – médecin, pharmacien ou dentiste – *L'éloge de la folie* d'Érasme qui – Dieu sait – ne nous atteint plus. Éloge de la connerie serait assurément opération plus subtile à mener car, à la vérité, qu'est-ce que la connerie ? [...] L'important c'est : il déconnaît quoi ? Eh bien, c'est là ce par quoi se distingue ce que j'appellerai la vraie dimension de la connerie. C'est que ce qu'elle "déconnaît", c'est quelque chose qui, à la vérité, est ce qui mérite d'être affecté de ce terme, à savoir de s'appeler la connerie. La vraie dimension de la connerie est indispensable à saisir comme étant ce à quoi a affaire l'acte psychanalytique. »
21. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 69.
22. ↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
23. ↑ S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 233.
24. ↑ A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le petit Robert, 2014, p. 72.
25. ↑ *Ibid.*, p. 1049.
26. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 434.
27. ↑ J. Lacan, « D'une réforme dans son trou », *Journal français de psychiatrie*, n° 27, Paris, avril 2006, p. 4.
28. ↑ Sur ce point, voir le livre de J.-L. Sous, *Lacan et la politique, De la valeur*, Toulouse, Èrès, 2017, notamment le chapitre « Esprit capitaliste ».
29. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 39.

30.  J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », séminaire tenu à la chapelle Sainte-Anne, séance du 6 janvier 1972, dans *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011.
31.  J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 434.
32.  J. Lacan : « Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que la structure impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir. C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer au moins dans la structure. Pour le saint ça n'est pas drôle, mais j'imagine que, pour quelques oreilles à cette télé, ça recoupe bien des étrangetés des faits de saint. Que ça ait effet de jouissance, qui n'en a le sens avec le joui ? Il n'y a que le saint qui reste sec, macache pour lui. C'est même ce qui épate le plus dans l'affaire. Épate ceux qui s'en approchent et ne s'y trompent pas : le saint est le rebut de la jouissance » (« Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 520).
33.  J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », art. cit., p. 359.
34.  É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, NRF, 1975, p. 272.
35.  J. Lacan : « Les discours dont il s'agit ne sont rien d'autre que l'articulation signifiante, l'appareil, dont la seule présence, le statut existant, domine et gouverne tout ce qui peut à l'occasion surgir de paroles. Ce sont des discours sans la parole, laquelle vient s'y loger ensuite » (séance du 10 juin 1970 du *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 194).
36.  Voir A. Koyré, *Réflexions sur le mensonge*, Paris, Allia, 2016.
37.  S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, op. cit., p. 148.